

Catherine Chauveheid

Que nous apprennent les images que les livres ne racontent pas * ?

Pour tenter de cerner le réel, on doit en passer par des détours, trouver des représentations, des mots, des images.

Pour approcher cet impossible qui insiste, résiste, ce réel contre lequel on se cogne, les écrivains couchent des mots sur le papier, les cinéastes nous proposent des images, des images parlantes. Le cinéma est piège à regard et l'acte de voir est marqué par l'inéluctable scission du voir. Joyce faisait dire à Ulysse : « Fermons les yeux pour voir ¹ », l'acte de voir renvoyant à un vide qui nous regarde. Ainsi, ce que nous voyons est supporté par l'inéluctable de la perte et ce qui nous regarde fait retour dans ce que nous ne croyons que voir.

Au cinéma, l'enjeu est bien de montrer sans renoncer à dire. Marguerite Duras, dont de nombreux textes ont été adaptés, s'est confrontée elle-même à l'adaptation cinématographique de sa pièce *India Song*, issue de son livre *Le Vice-Consul* ². Elle a mis au travail cet enjeu de maintenir le pouvoir de la parole autant que celui de l'image en utilisant, dans la lignée de Proust, la voix off comme catalyseur de mémoire. Dans *India Song*, elle propose une désynchronisation de ce qu'elle nomme le film des voix et le film des images. Elle utilisera ultérieurement la bande-son de ce film pour raconter une autre histoire filmée, dont le titre est *Venise dans Calcutta désert*. L'image n'illustre pas le mot mais creuse l'absence.

Virginia Woolf dans son livre *Mrs Dalloway* ambitionne de présenter toute la vie d'une femme en une journée, une seule journée, et dans cette journée sa vie entière.

* [↑](#) Cartel « Ψnédits », janvier 2024-janvier 2026, Catherine Chauveheid, Christine Eguillon, Dimitra Giannaka, Marie-José Latour (+ 1).

1. [↑](#) J. Joyce, *Ulysse*, traduction A. Morel, Paris, Gallimard, 1922, p. 39.

2. [↑](#) M. Duras, *Le Vice-Consul*, Paris, Gallimard, 1966.

Michael Cunningham écrit en 1998 *The Hours*³ (titre que Virginia Woolf avait un temps donné à *Mrs Dalloway*) dans lequel il redéploie la proposition de Virginia Woolf en trois figures féminines, faisant éclater le système temporel en trois journées :

- l'écriture de *Mrs Dalloway* par Virginia Woolf à Londres en 1923 ;
- la lecture de *Mrs Dalloway* par Laura Brown à Los Angeles en 1949 ;
- une journée de préparation d'une réception par Clarissa Vaughan, éditrice à New York à la fin du xx^e siècle.

Stephen Daldry et son scénariste David Hare en proposent une adaptation cinématographique en 2002, *The Hours*. Le film recrée l'intimité d'une conscience faite corps, faite voix dans un espace cinématographique⁴.

Le style cinématographique en écho au flux de conscience typique de Virginia Woolf, flux de pensée et de sensation à l'intérieur de l'esprit humain, utilise les images d'eau, sa fluidité, la métamorphose des moires et reflets donnant un sentiment de mouvement, d'écoulement et de profondeur à la fois, accentué par la musique cyclique et hypnotique de Philip Glass. On retrouve le thème de l'eau omniprésent dans l'œuvre de Virginia Woolf, métaphore du temps qui passe, de la mort, de la vie psychique et de ses fluctuations, de l'évanescence et de la fragilité de la perception du monde, et de son style d'écriture. Le langage visuel accentue les correspondances entre les trois intrigues, rendant le propos universel.

Les fleurs sont symboles de beauté, de vie, mais également du temps qui passe. Le choix des couleurs inspiré par le groupe de Bloomsbury, créé par Virginia Woolf et sa sœur, reprend les teintes des tableaux de Vanessa Bell et Duncan Grant, des plans évoquant certains de leurs tableaux. Spécularité et mise en abyme des thèmes, des époques, des personnages, dans un jeu de miroirs littéraires et visuels, sont mis en scène dans le film *The Hours*, au travers de fenêtres, miroirs, lignes de regard, circulation d'objets et de couleurs.

De la page à l'écran, de l'écran à la page, inépuisables trésors que nous offrent les artistes, fenêtres offertes à notre appétit scopique. « Continuons donc à ouvrir nos yeux pour éprouver ce que nous ne voyons pas⁵. »

3. [↑](#) M. Cunningham, *The Hours*, New York, Farrar, Strauss and Giroux, 1998.

4. [↑](#) L. Becdelièvre, *Au creux des heures, De Mrs Dalloway à The Hours*, Chatou, Éditions de la Transparence, 2012, p. 11.

5. [↑](#) G. Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Éditions de Minuit, 1992.